NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 Nº 5 1930

Deux traits de la doctrine spirituelle de saint Augustin

Émile MERSCH (s.j.)

p. 391 - 410

https://www.nrt.be/fr/articles/deux-traits-de-la-doctrine-spirituelle-de-saint-augustin-3361

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Deux traits de la doctrine spirituelle de saint Augustin

La recherche de la vérité n'est pas affaire purement cérébrale : elle est l'appel d'une âme tout entière vers la lumière qui l'a créée, et l'âme tout entière s'y reflète, parce qu'elle s'y jette avec toutes ses forces et qu'elle y peine avec tout son amour.

Les systèmes philosophiques qui ne sont pas un lambeau de vie intérieure, ou plutôt, qui ne sont pas toute une vie intérieure, ne sont que des jeux d'esprit et des chaînes de déductions. Ils peuvent piquer la curiosité, ou amuser l'intelligence ; mais ils n'arrivent pas à vivre dans la pensée des hommes, parce que, en eux-mêmes, ils ne vivent pas.

Les vrais systèmes sont tout autres. Dès qu'on les examine d'un peu près, dès que, par dessous les formules, on a atteint le centre on n'est plus en présence de raisonnements ni d'abstractions. On est devant une chose frémissante et mystérieuse, devant une âme qui se tend toute pour atteindre la vérité, pour la tenir, pour la comprendre et pour l'exprimer en elle-même.

Cette valeur de vie, ce rythme puissant qui fait battre une pensée comme un cœur, ne se perçoit pas également dans tous les systèmes. Certains demeurent calmes, indifférents, dirait-on, dans leurs plus splendides découvertes. Mais leur apparente froideur est sérénité, confiance et joie : la trépidation des recherches est terminée, on dirait qu'ils sont déjà dans la lumière définitive.

En d'autres, et le système d'Augustin est de ceux-là, le chercheur s'est comme identifié avec sa recherche. La vérité, croirait-on, jaillit en son âme, de plus profond que lui, certes, mais en lui cependant ; elle se modèle, en quelque sorte, de sa substance, comme s'il était le sol où elle se forme, germant de quelque graine

venue des cieux. Entre lui et elle, on ne peut pas faire de coupure sans tailler dans le vif ; de lui à elle, tant de liens se sont noués et tant de fibres vivantes, qu'on ne la comprend pas si on ne le connaît pas avec elle.

Augustin, peut-on dire, est plus qu'un parmi ceux-là ; il est le premier de ceux-là.

Dieu l'avait taillé pour aimer le vrai de tout son cœur, pour le rechercher de toute sa sollicitude, pour s'y attacher de tout son amour :

« *Cum adhaesero tibi ex omni me, nusquam erit mihi dolor et labor et viva erit vita mea, tota plena te* ».

Quand j'adhérerai à toi, de tout moi-même, il n'y aura plus pour moi de douleur ni de peine et ma vie sera vivante, parce qu'elle sera pleine de toi (*Confessions* 10, 28, p. 255) (1).

O vérité s'écrie-t-il ailleurs, vérité, lumière de mon cœur, que ce ne soient plus mes ténèbres qui me parlent... Hélas, je suis déchu, loin de toi dans les choses matérielles et je me suis trouvé dans l'obscurité. Mais là, oui, là encore, je t'ai aimée (*Confessions* 12, 10, p. 360).

Car dès l'époque de ses égarements, il criait vers elle dans la nuit.

Combien je brûlais, ô mon Dieu, combien je brûlais de m'envoler des choses terrestres vers toi (*Ibid.* 3, 4, p. 49).

O vérité, vérité, combien profondément, même alors, la moelle même de mon âme soupirait vers toi (*Ibid.* 3, 6, p. 51).

Ainsi Dieu, dont la Providence est infinie, formait pour son Eglise l'âme d'un futur Docteur et peut-être du plus grand de tous les Docteurs. Son rôle serait de rendre témoignage à la lumière : il l'avait fait pour vibrer au moindre frémissement de clarté. Sa mission serait d'exposer le vrai ; il l'avait créé, prêt à s'imbiber tout entier de vérité.

Sur cette qualité d'âme, les contemporains ne se trompèrent pas. Ils sentirent vite qu'en exposant sa doctrine, Augustin livrait le

(1) Nous citons les *Confessions* d'après l'édition du *Corpus* de Vienne. *S. Aur. Aug. Confessionum libri tredecim*, recensuit P. KNOLL. Vienne, 1896. Les autres œuvres, d'après MIGNE.

fond de son cœur, et la lecture des livres leur inspira le désir de connaître l'homme.

Pour répondre à ces recherches lointaines et à ces affections d'inconnus, Augustin prit la plume, et écrivit ses *Confessions*. Il y raconte à Dieu, devant les chrétiens ses frères, les longs chemins qui l'ont mené vers le jour, et cette merveilleuse histoire d'âme demeure toujours la meilleure introduction à son système.

C'est en elles, croyons-nous, qu'il faut chercher d'abord, pour ce qui concerne l'objet de cette étude, la doctrine spirituelle du saint. Et nous verrons tout de suite qu'elle se présente, dès les années que raconte ce livre, comme une doctrine de vie intérieure, de vie avec soi-même et en soi-même; mais de vie intérieure où le péché a mis un élément de douleur et de lutte, et qui consiste en un effort pour se surpasser soi-même, ou plutôt en une docilité à se laisser envahir par la grâce.

Ouvrons donc les *Confessions*. Dès le premier regard qu'Augustin jette sur son âme à la lumière divine, les deux traits apparaissent. Le livre commence :

> Tu es grand, Seigneur, et très digne de louange; grande est ta puissance et ta sagesse n'a pas de bornes.
>
> Et l'homme veut te louer, l'homme, ce fragment de ta création, l'homme, qui porte partout avec lui sa mortalité, et le témoignage de son péché, et le témoignage que tu résistes aux superbes. Et cependant l'homme veut te louer, l'homme, ce fragment de ta création. *C'est toi qui l'excites, pour qu'il aime à te louer, car tu nous as faits pour toi, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne se repose pas en toi* (*Confess.* 1, 1, p. 1).

Les acteurs, si l'on peut dire, sont en présence. Une bonté très puissante et très digne de louange, et l'insignifiance de notre condition humaine, portant partout en elle la trace et les plaies de ses fautes.

Le drame sera intérieur : c'est en lui-même, en son âme, qu'Augustin cherchera son Dieu. « Dieu et son âme » comme il l'écrivait dans ses dialogues de Cassiacum, (*Solil.* 1, 2, P.L. 32,872) il ne veut pas connaître autre chose : Dieu et son âme ; Dieu en son âme.

Dans son âme, ce sera un élan et une tension vers Dieu. Mais, en son âme aussi, ce sera un fardeau qui s'abat sur la frémissante aspiration. C'est si tôt, hélas! et si fort, que les hommes sont pécheurs!

Le péché, quand on prononce ce mot, on songe aux années d'adolescence, à ces orageuses années où s'exhalaient en Augustin les fumées des boueuses concupiscences charnelles. Oui, sans doute. Mais notre saint remontait plus haut. Et si l'on veut savoir le sens très averti, d'une acuité presque maladive, qu'il avait du péché, il faut songer à certains récits de ses *Confessions*.

Qu'on se rappelle, par exemple, l'épisode du poirier, de ce fameux poirier qu'il dévalisa, avec d'autres vauriens, *nequissimi adolescentuli*, le mot est de lui, pour jeter ensuite le butin aux pourceaux (*Confess.* 2. 4. p., 35 ss.).

Espièglerie de gamin, dira-t-on avec indulgence, maraudage où l'on est grisé par l'idée de faire un « coup ». Augustin, lui, est plus sévère, il y découvre d'insondables mystères de malice : il a donc volé et, il a volé, non pour le profit escompté, mais pour voler...

Voilà mon cœur, ô mon Dieu, voilà mon cœur dont tu as pris pitié, alors qu'il était au fond de l'abîme. Que mon cœur te dise donc maintenant ce qu'il poursuivait là. Il voulait être mauvais, rien que pour être mauvais, et le seul but de sa méchanceté était d'être méchant (*Confess.* 2, 4, p. 35).

L'idée le tenaille :

Qu'ai-je donc aimé en toi, ô mon vol, ô mon crime nocturne de ma seizième année! *O facinus meum nocturnum sexti decimi anni ætatis meæ*. Tu n'étais pas beau, puisque tu étais un vol. Es-tu même quelque chose, pour que je te parle?

Belles, oui, étaient les poires que nous avons volées parce qu'elles étaient tes créatures, ô toi le plus beau de toutes choses. Créateur de tout, Dieu bon, Dieu bien suprême et mon vrai bien! Belles étaient les poires, mais ce n'est pas d'elles qu'a eu envie mon âme misérable! J'en avais de meilleures, tant que je voulais. Mais je les ai volées, elles, pour voler (*Confess.* 2, 6, p. 38)!

C'est toute une philosophie, et quelque peu pessimiste, toute une

philosophie de la malice humaine. Augustin ne voit pas le mal seulement ; il le voit devant Dieu, au contraste de Dieu, si l'on peut dire, et, en présence de celui qui est très bon et très juste, la perversité humaine lui paraît immense et indicible.

Que je t'aime Seigneur, et que je te rende grâce et que je confesse ton nom, car tu m'as pardonné tant de maux et d'œuvres criminelles. A ta grâce et à ta miséricorde, j'attribue que tu as fait fondre mes péchés comme la glace. A ta grâce, j'attribue aussi de ne pas avoir fait les crimes que je n'ai pas faits. Que n'aurai-je pu faire, en effet, moi qui ai aimé le crime sans profit? Je déclare donc que tout m'a été remis, tout : et le mal que j'ai fait de mon propre mouvement, et le mal, que grâce à toi, je n'ai pas fait (*Confess.* 2, 7, p. 40).

Cette sensation aiguë du péché, le reste de sa vie devait continuer à l'aviver. Dès l'année dont nous parlons, la crise de l'adolescence commençait à se dessiner et le jeune homme commençait à y succomber. Vinrent alors les années de son séjour à Carthage. De toutes parts les scandales l'entouraient, et lui, en son âme voulait être pris. Et ce fut la catastrophe.

Je tombai dans l'amour, parce que je désirais être pris par lui ! O mon Dieu, ma miséricorde ! de quel fiel, et avec quelle bonté, tu as pour moi recouvert ces douceurs (*Confess.* 3, 1, p. 44) !

C'est toujours, on le voit, la même opposition et le même dualisme : la lamentable faiblesse de l'homme, tant qu'il ne s'appuie pas sur Dieu, et la miséricorde splendide de Dieu qui relève les misérables de leurs bassesses et qui apprend la prudence aux inconsidérés.

Toujours, à mesure qu'il raconte les années de ses péchés, de sa honte, et de sa laideur, le même contraste marque profondément le récit. Il y a les liens, les liens si lourds, qui retiennent sa vie intérieure ; il y a les servitudes de la chair, les esclavages de la vanité, les chaînes des discussions vaines, les obscurités qui se répandent dans les âmes qui veulent s'égarer : *lege infatigabili spargens poenales caecitates supra inlicitas cupiditates* (*Confess.* 1, 18, p. 26). Et il y a, en face, une très fidèle miséricorde qui

veille sur lui, et qui le poursuit, qui l'assiège et qui le cerne, et qui règle tout pour arriver à le prendre.

Entre les deux, en Augustin, c'est la lutte, lutte dans laquelle il est acteur, spectateur, et enjeu, mais enjeu bien secoué, bien disputé, bien déchiré; lutte qui s'achève dans l'épisode tragique de la conversion.

On connaît ces pages des *Confessions*. Nous nous bornerons à y emprunter quelques lignes, pour montrer de quel antagonisme alors Augustin faisait la constatation en son âme.

Toi-même, Seigneur, tu me retournais moi-même contre moi-même; tu m'empêchais de me tourner le dos à moi-même, comme je voulais le faire pour ne pas penser à moi; tu me mettais en face de mon propre visage, pour me faire voir combien j'étais vil, combien contourné et sordide, combien taché et ulcéreux. Je voyais cela, j'en avais horreur, et je ne pouvais fuir de devant moi (8, 7, p. 184).

Et tu me pressais, Seigneur, dans le secret de mon âme, et ta sévère miséricorde me flagellait à la fois de frayeur et de honte, de peur que ce petit lien (qui me tenait encore) ne résistât (8, 11, p. 191).

Enfin l'assaut divin l'emporta. Mais le péché avait tenu longtemps, et, si Dieu entra dans la place, ce fut de haute lutte. Augustin pouvait se sentir vivre d'une destruction.

Sa conception de la vie chrétienne devait s'en ressentir. Et de fait, elle porte le double cachet, que nous voulons mettre en évidence: d'une vie intérieure, mais intérieure dans une âme où le péché est passé.

Seulement, avant l'époque où Augustin exposera cette doctrine, des années doivent encore s'écouler, qui mettront leur marque, et dans la conception de la vie intérieure, et dans la conception du péché — et dont il faut maintenant dire un mot.

Augustin avait reçu le baptême le 24 avril 387, la nuit de Pâques. En automne 388, il prenait la mer pour rentrer en Afrique, et il abordait à Carthage. Son projet était d'y vivre dans la retraite avec quelques amis, en vaquant à la prière, à la méditation et à l'étude.

Ces loisirs de philosophe chrétien ne devaient pas durer long-

temps. En 391, les fidèles d'Hippone le veulent pour prêtre, et lui, après bien des résistances, finit par céder. Il est donc ordonné. Valerius, évêque de cette ville, le prend bientôt pour son aide ; et, 4 ou 5 ans après, en 395 ou 396, Valerius meurt, et Augustin lui succède.

Il entrait dans la tourmente. Plusieurs hérésies, mais deux principalement, feront rage pendant ses trente-cinq ans d'épiscopat ; nous voulons parler du Donatisme, qui était, dès la fin du quatrième siècle, à son paroxysme, et du Pélagianisme, qui commença plus tard, mais qui ne tarda pas à atteindre une égale violence.

Quelles que fussent ses préférences, Augustin ne refusa pas le combat.

Dès 393, il entrait en lice contre le Donatisme. En 421, quoique fort adoucie par les soins de la police impériale, la lutte durait encore.

L'ennemi n'était pas ordinaire. Parmi les explosions du fanatisme, en cette terre ardente d'Afrique, il marque un maximum. Il n'allait à rien moins qu'à excommunier le monde entier. A l'entendre, tous les prêtres et tous les évêques du monde avaient perdu leurs pouvoirs, à cause d'une consécration d'évêque, irrégulière, assuraient-ils, et à cause des faiblesses qu'avaient montrées toutes les Eglises devant l'intrus. Ce mauvais pasteur avait souillé toute la bergerie, et la chrétienté tout entière, ayant perdu la sainteté, était désormais incapable de donner les vrais sacrements. Seule l'Afrique, et, en Afrique, eux seuls, étaient le pur et glorieux corps du Christ.

Le système, comme on voit, était, pour l'essentiel, une négation du péché, non pas du péché en général, mais du péché dans l'Église. D'après lui, ne pouvait donner la grâce, que celui qui la possédait : pour être source de sainteté, l'Église devait être sainte en elle-même.

Comme si la sainteté des hommes provenait des hommes, répond saint Augustin. Peut-on méconnaître à ce point, et l'Église, et la vie qu'on mène dans l'Église !

Et quelle sainteté pourrait découler des pécheurs que nous sommes tous? Des pécheurs... voilà que s'exprime donc, de ce nouveau point de vue, une des deux grandes pensées d'Augustin, la pensée du péché.

Tout, dans l'Église, vient du Christ. C'est lui et lui seul qui est, en elle, la racine, la source, le principe et la cause de tout bien. Toute la vie qu'elle possède est la vie qu'elle reçoit, et si cette vie est intérieure comme est toute vie, elle est intérieure en lui et par lui. La vie intérieure, voilà que se présente l'autre des deux pensées que nous voudrions souligner.

Vie intérieure, oui, mais vie intérieure spéciale. Ce n'est pas la vie qu'un individu mène en lui-même, c'est la vie que toute la chrétienté mène au dedans d'elle-même, parce qu'elle ne fait qu'un dans le Christ. Venant du Christ, cette vie est assez grande pour ne pas se desserrer, tout en nous englobant tous. Et elle est assez sainte pour ne pas se compromettre, tout en englobant, avec nous qui sommes pécheurs, beaucoup de péchés.

L'Église est donc faite de bons et de méchants ; les sacrements peuvent être conférés par des mains immaculées ou par des ministres indignes ; peu importe : la chrétienté n'en est pas moins le corps du Christ.

En attendant le jour du jugement, où se fera la séparation du bien d'avec le mal, la chrétienté vit une vie intérieure, oui, mais une vie de lutte, une vie d'humilité et de patience. Elle est devant Dieu comme un seul vivant, mais un vivant tourmenté par ses indigences. *O pauper ante ianuam divitis!* ô Christ « pauvre en nous, et avec nous, et pour nous » (*in ps. 101.* P.L. 37, 1296 et 1295).

Pauvres, malades et blessés, nous ne le sommes pas seulement quand on envisage notre ensemble, c'est-à-dire toute l'Église dans laquelle nous vivons. Nous le sommes aussi, et chacun, dans le fond de notre conscience personnelle. Déjà Augustin l'avait éprouvé en son âme à lui ; il allait être amené à exposer que la doctrine chrétienne en disait autant de tous les chrétiens.

La controverse antidonatiste durait encore, lorsque, en 410, une autre commença, la controverse antipélagienne, qui ne devait pas être moins vive. L'adversaire, aux violences matérielles près, n'était pas moins acharné, et il était plus retors. Et lui aussi était un négateur du péché.

Négation du péché actuel d'abord : chaque homme, disait Pélage, a, dans sa volonté seule, même sans grâce et sans prière, la force d'éviter tout mal. Négation ensuite des traces du péché : la concupiscence, qui est en nous, n'a rien d'un mal ou d'une tentation ; c'est une ardeur de la nature. Négation aussi du péché originel : Adam, tout au plus, nous a laissé un mauvais exemple, mais pas un péché proprement dit.

En conséquence de ces négations, le Pélagianisme édictait de rigoureuses exigences : l'homme doit être pur, totalement pur, et par sa propre force, puisqu'il peut l'être.

Contre ce rationalisme, contre cet orgueil et cette suffisance, toute la piété d'Augustin s'insurgeait. Il fut contre les Pélagiens ce qu'il avait été contre les Donatistes — la formule est singulière, mais elle est exacte — il fut le défenseur du péché.

Non qu'il justifie le péché, oh ! non : il le déteste ; non pas qu'il y tienne : il le pleure. Mais c'est le péché qui tient à nous, et trop obstinément, pour qu'on puisse l'exclure entièrement de l'œuvre de Dieu, sans en expulser avec lui l'humanité.

Adolescent, il en avait fait la douloureuse expérience en son âme. Évêque, il en avait renouvelé l'expérience dans l'Église. La vie intérieure du chrétien est, essentiellement, la vie d'un pécheur, et elle est faite d'opposition et de lutte contre soi-même.

Aie pitié de moi, Seigneur, mes déplorables joies se heurtent contre mes bienheureuses tristesses, et de quel côté sera la victoire, je ne sais. Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié de moi. Mes mauvaises douleurs se battent contre mes bonnes allégresses, et de quel côté sera la victoire, je ne sais.

Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié de moi. Voilà mes plaies, je ne les cache pas. Tu es le médecin, je suis le malade ; tu es le miséricordieux et je suis le misérable.

N'est-il pas vrai que c'est un combat et une épreuve, la vie des hommes sur la terre? *(Conf.* 10, 28, p. 255).

Disons-le tout de suite : de ce combat, Augustin parle, par endroits, d'une manière qu'on peut trouver pessimiste et exagérée.

On n'est pas obligé d'admettre, ni qu'il y ait dans l'Église autant de pécheurs qu'il le dit, ni qu'il se trouve au cœur de l'homme et dans ses actions autant de perversion qu'il en montre. L'Église, tout en ratifiant, pour l'essentiel, la doctrine du saint, ne l'a pas suivi dans ses sévérités. Plus même : elle a frappé d'anathème, chez des hérétiques, des formules très semblables aux siennes, des formules mêmes qui sont tirées presque à la lettre de ses écrits.

Car des hérétiques aussi prétendent se rattacher à Augustin. Ce sont les calvinistes et ces demi-protestants que sont les jansénistes, les baianistes et les quesnelliens. Il leur a suffi, sous des influences que nous n'avons pas à rechercher ici, de pousser à l'extrême le dualisme que montre Augustin entre la grâce divine et la nature déchue, pour en arriver à un système rigoriste, pessimiste, destructeur de toute liberté véritable, et méprisant pour la nature humaine. Jansenius, par exemple, n'a guère fait autre chose que choisir des passages dans les écrits de saint Augustin, que fausser ces passages en les tirant de leur contexte, que forcer leur sens en les juxtaposant à d'autres passages choisis d'après le même principe, et il en a composé, comme un centon, son *Augustinus :* une conception de la vie chrétienne dure et froide comme la pierre.

La nature est mauvaise et toute pécheresse, dit-il ; la grâce et la charité de Dieu doivent prendre sa place, et elles ne seront tout, en nous, qu'en empêchant que nous y soyons rien. Elles avancent, en nous refoulant ; elles font d'autant plus que nous nous faisons moins. Dans les uns, elles font des élus ; dans les autres, les plus nombreux, elles abandonnent à eux-mêmes des réprouvés. Mais, dans les uns et les autres, elles seules sont vraiment actives, et les uns assistent à leur salut, mais sans le

produire, comme les autres assistent à leur perdition, sans même la remarquer.

Ces autres, cependant, sont nombreux. Dieu les a créés, tout en prévoyant leur ruine. Il les a créés pour que leurs actions et même leurs persécutions contribuent au bien de ses élus, comme il a créé les animaux pour qu'ils servent l'homme. Pardonnez la phrase, mais elle a été écrite, et par un évêque, et sous couleur de piété :

« Les bons, les groupements d'élus, sont rares et entourés d'une foule d'infidèles, d'hérétiques et de méchants, comme les îles sont entourées par l'océan. Tous les élus de ces réprouvés reçoivent de l'aide, comme ils en reçoivent des bêtes de somme, *velut iumentorum servitute*. Tous, à la vue de ces multitudes, doivent apprendre la grandeur de la grâce qui les appelle, la nécessité des épreuves qui les purifient, le devoir de la ferveur et de l'humilité (*Augustinus*, III, 10, 11, 2e éd. p. 1053).

Humilité, oui, mais singulièrement hautaine devant les hommes.

De cette dureté orgueilleuse, Augustin était totalement incapable. Si l'on veut savoir à quel point on peut trahir la pensée d'un auteur, en ne faisant guère, pourtant, que citer ses paroles, il suffit de lire au hasard, après un chapitre de l'*Augustinus*, quelques pages de notre saint. Peut-être tombera-t-on sur des phrases identiques de part et d'autre. Mais, d'un côté, elles sont rivées dans une armature de fer; de l'autre, elles sont perdues dans une atmosphère de charité.

N'importe cependant, elles s'y trouvent; et s'il est vrai que le rigorisme de Calvin et de Jansenius est une déviation manifeste de la pensée augustinienne, il reste, croyons-nous, que quelque chose, en cette pensée, a pu occasionner le gauchissement. Ce quelque chose, c'est le sens trop aigu, selon nous, qu'Augustin a du péché.

Et, sans doute, nous sommes des pécheurs, et plus que nous ne saurions le dire; sans doute encore, notre religion est, essentiellement, une religion de pardonnés. Cela Augustin l'a dit avec une force qui est demeurée inégalée.

Mais aussi il l'a dit parfois avec une insistance excessive. Il éprouve alors, dirait-on, un amer plaisir à faire disparaître devant la grâce notre pauvre nature, que Dieu cependant a exaltée en son Fils. Quand il parle de la sorte, à notre sens, ce n'est plus le Père de l'Eglise qui s'exprime en lui, ce n'est plus le témoin des merveilles que la grâce opère en notre pauvre limon. Ce qu'on entend, c'est le souvenir douloureux des années où il tâtonnait loin de la lumière et où il connut la mère d'Adéodat, le fils de son péché.

Cette préoccupation du mal a été avivée encore par la réaction contre des excès en sens contraire. Contre l'orgueil satisfait des Donatistes et des Pélagiens, contre leur prétention à réaliser sur terre une Église d'hommes toute pure ou une vie d'homme sans péché, il a souligné avec force — avec excès, croyons-nous — ce qu'il y a de déformé, de vil, de convoiteux en notre nature. Et l'hérésie, qui est loin d'être toujours pour le dogme un facteur de progrès, a gâté sur ce point la doctrine d'Augustin.

* * *

De ce point, nous ne voulons pas parler davantage. L'Église ne l'a pas admis dans l'Augustinisme qu'elle propose. Et Augustin lui-même, aux endroits où il parle le plus en Docteur de l'Église, a su s'en dégager.

C'est quand il parle à ses fidèles. Alors, il ne doit plus songer à des hérétiques bruyants qui le harcèlent, ni à des hétérodoxes cauteleux qui l'épient. Il n'a plus devant lui que la foule des fidèles, de ceux qui sont dans la vérité. Tous ne sont pas fervents ; mais plusieurs sont fils de martyrs. Devant eux il peut laisser parler son âme; il peut, sans plus songer à discuter, rendre témoignage à la lumière.

Je vois bien que je parle à une foule, déclare-t-il, mais, puisque tous nous sommes un dans le Christ, délibérons comme si nous étions dans la solitude. Personne d'étranger n'entend, nous sommes un, parce que nous sommes dans l'un (*Sermo 55*. P.L. 38, 375.).

Dans cette unité sainte, dans cette ambiance de charité, la doctrine qu'il expose n'a plus rien de pessimiste. Seule, une nuance spéciale rappelle le sens aigu qu'Augustin conserve toujours du péché. Mais cette nuance n'a rien de sinistre ni d'âpre. N'est-il pas vrai que nous sommes pécheurs, et que le péché ne s'anéantit pas en nous tant que dure cette vie, et que notre existence de chrétien doit être un combat et une lutte, très humble et très douce, mais très décidée, contre soi?

Augustin redit cela, et même quand il ne le rappelle pas expressément, l'idée colore le développement. Aussi l'œuvre de sanctification lui apparaît plus comme l'infusion en nous d'une vie supérieure, que comme la transfiguration de notre vie à nous.

Non pas, oh non! que nous ne soyons pas vraiment sanctifiés et transfigurés et divinisés; notre saint le dit et le répète avec toute la tradition : Dieu s'est fait homme pour rendre les hommes divins. Mais cette divinisation, il la montre plus volontiers dans la lutte qui la prépare et dans la purification, le détachement de nous-mêmes, qui en sont un aspect, que dans le terme où elle aboutit. Que ce terme soit la restauration et l'élévation de toute notre nature et de toute notre vie, il le sait, il le dit, il le redit. Mais il aime à montrer ce terme à travers les acheminements qui y conduisent.

Ce terme, d'ailleurs, illumine la route. La doctrine du saint, malgré la note austère, et croirait-on, un peu triste, qu'y met le péché, est joyeuse, confiante, dilatée et immense. C'est que le centre de tout est la vie intérieure que le Christ dépose en nos âmes, et que cette vie est charité, bonté et même allégresse éternelle.

Nous, nous sommes pécheurs. Donc, vivre, pour nous, c'est d'abord mourir, mourir à ce que nous étions et ne plus exister qu'à titre de ressuscités. Vivre, c'est continuer à mourir, c'est perpétuellement quitter l'homme de péché qui lutte en nous contre nous, et c'est, sans fin, restaurer en soi une vie qui ne sera définitive que lorsque la mort sera venue. Mais vivre, c'est aussi tressaillir d'un merveilleux afflux de forces; vivre, c'est passer dans le Christ, c'est être greffé, transplanté, incorporé en lui.

Toute la vie chrétienne se ramasse donc et se concentre en Jésus-Christ. Elle y est en quelque sorte, resserrée comme en un puissant explosif, et, de lui, elle peut éclater dans tout le genre humain. L'assomption totale et parfaite qui, des deux natures dans le Christ, a fait une seule personne, est le type, l'idéal et la source de toute vie chrétienne; un chrétien n'étant, mais de façon incomplète et participée, rien d'autre que ce que le Christ est en plénitude.

Or, le Christ, premier principe de tout ce que nous avons de surnaturel, n'est pas une abstraction, mais une personne vivante, pas une formule, mais une vie et une vie intérieure. Vie intérieure, telle doit être aussi la vie de grâce. Mais vie intérieure qui ne limite pas l'individu en lui-même; qui le dilate, au contraire, aux immenses dimensions de la catholicité.

Appareat itaque nobis in nostro capite, ipse fons gratiae. Que donc, pour savoir ce qu'il est et comment il doit agir, le chrétien regarde Jésus-Christ, en qui il est et en qui il doit agir.

C'est du Christ que la grâce se répand en chacun, selon la mesure propre à chacun. La grâce, par laquelle, en recevant la foi, chaque homme est fait chrétien, est la grâce même par laquelle en recevant l'existence, l'homme dont nous parlons a été fait Christ; le même esprit nous fait renaître qui l'a fait naître lui, et le même Esprit nous donne la rémission des péchés qui lui a donné, à lui, d'être sans péché.

De la même façon que cette humanité unique a été prédestinée à être notre chef, nous, les nombreux, nous avons été prédestinés à être ses membres.

Que se taisent ici tous les mérites humains, qui ont péri en Adam, et que règne la grâce de Dieu, qui règne par Jésus-Christ, notre Seigneur, unique Fils de Dieu, unique Seigneur. (*De Praedestinatione sanctorum*, 15. P. L., 44, 981 n. — Idée souvent exprimée par notre saint, dès le *De peccat. meritis et remiss.* 1, 22, 31. P. L., 44, 131).

Telle est la vie chrétienne et telle est la maîtrise avec laquelle elle s'installe dans les âmes. Dans le Christ, elle est allée, du premier coup, jusqu'au bout de son action possible; et le même

qui était en toute vérité fils de l'homme, a été aussi, toujours et avec une égale vérité, Fils de Dieu.

Dans les hommes, la prise de possession n'est ni aussi immédiate, ni aussi radicale. Tant que l'Église vit sur la terre, elle doit supporter en son sein bien des indignes. De même, tant que le chrétien vit en ce monde, la grâce cohabite en son âme avec bien des misères.

Mais pourtant, la prise de possession est la même. La même grâce fait les chrétiens, qui a fait le Christ, et elle fait les chrétiens en prolongeant en leur âme une continuation, un achèvement, un plérôme, de ce qui est en Jésus-Christ. *Ea gratia fit, ab initio fidei suae, homo quilibet christianus, qua ab initio sui factus est Christus.* En un certain sens, dans tout l'ordre du salut, il n'y a que lui. Nous autres, nous avons beau être nombreux et divers; en lui qui est un, nous sommes un (*in ps. 127.* P. L., 37, 1679, *et saepissime*).

En lui qui est un, notre foule apparaît comme un seul homme :

O peuple du Christ, s'écrie Augustin en parlant à ses ouailles, ô corps du Christ, ô saint voyageur qui n'es pas de la terre, mais du ciel (*in ps. 136.* P. L., 37, 1768).

O vos, ô vous autres, *o tu*, ô toi, ô vous tous, qui ne faites qu'un, ô homme, ô Christ (*in ps. 91.* P. L., 37, 1178).

Comprenez-vous, mes frères, saisissez-vous la grâce de Dieu ? (Sentez-vous comme elle nous prend). Etonnez-vous, soyez heureux, nous sommes le Christ (le Christ mystique). S'il est la tête, nous sommes les membres, et l'homme entier, c'est lui et nous.

Ce serait là, folie d'orgueil, si ce n'était don de sa bonté (*in Joh.* 21. P. L., 35, 1568).

Que les chrétiens se réjouissent : ils ne sont plus comme ils étaient auparavant.

Marchez votre chemin, ô fils de la paix, fils de l'unique Catholique (Augustin aime appeler l'Église, tout simplement, la Catholique), ô fils de l'unique Catholique; marchez votre chemin et chantez en marchant. Les voyageurs font cela, pour se donner du cœur. Chantez donc, vous, pendant la route.

Je vous en supplie, par le chemin même où vous marchez, chantez sur ce chemin : chantez le cantique nouveau.

Que personne, là, ne chante des choses anciennes; chantez les chants d'amour de votre patrie, que personne là ne chante des choses anciennes. Chemin nouveau, voyageur nouveau, cantique nouveau (*in ps. 66*. P. L., 36, 807).

Que les chrétiens se réjouissent, mais en s'oubliant eux-mêmes. Car la vie intérieure qui jaillit en leur âme, ne vient pas d'eux. Eux ne font que recevoir; eux, par eux-mêmes, sont des pécheurs et des indignes.

Humilité donc. L'humilité est le fondement de tout l'édifice surnaturel, et elle doit être d'autant plus profonde que l'édifice doit monter haut, et qu'il ne porte, en nous, que sur notre inconsistance.

Pour exhorter à cette humilité — sauf en certains endroits un peu trop sévères dont nous avons parlé — Augustin procède avec une parfaite bonne grâce et d'un ton fort humain. Lui-même ignore ce qu'est la morgue, et c'est avec instance qu'il répète à son troupeau que, étant le pasteur, il est le serviteur de tous.

Je suis, dans le troupeau, votre compagnon, ou, si l'on veut, je suis le chien. *Congregali vestro, vel certe cani vestro.* Et il n'y a qu'un seul troupeau conduit par un seul pasteur (*Contra litt. Petil.* 39. P. L., 43, 453).

Il n'hésite pas, pour peu que la chose puisse être utile, à parler en pleine chaire de sa vie passée.

C'est ici même, déclare-t-il en prêchant à Carthage, c'est ici même, que j'ai mal vécu, et je l'avoue moi-même. Autant je me réjouis de la grâce de Dieu, autant de mon passé, vais-je dire : je m'afflige? Je m'affligerais, s'il était encore. Dirais-je : je me réjouis? Cela non plus, je ne puis pas le dire : plût à Dieu qu'il n'eût jamais existé! En tout cas, ce que j'ai été, au nom du Christ, cela n'est plus. Ce que les hérétiques ont à redire en moi, ils l'ignorent. Il y aurait beaucoup à redire, mais ils sont loin d'en rien savoir. Il se passe bien des choses en mes pensées, quand je combats de mauvaises tentations et que je livre à l'ennemi, qui veut me renverser, des luttes longues et presque continuelles. Alors je gémis vers Dieu dans ma faiblesse, et celui-là seul sait ce qui naît dans mon cœur, qui seul sait comment je suis né (*in. ps 36*. P. L., 36. 394; Cf. *Conf.* 10. 30).

Modestie, humilité, attention respectueuse à autrui. Tout doit commencer par la haine de soi, pour s'achever dans l'amour de Dieu : *Fecerunt itaque civitates duas amores duo.*

Mais aussi n'est-ce là qu'un commencement et un aspect secondaire. Le principal est le positif. Le principal est la splendeur que Dieu veut déposer en nous dès que nous y ferons place, et cette splendeur doit mettre, en notre humilité même, une surnaturelle fierté.

Pécheurs, nous sommes indignes de regarder le ciel. Mais dans le Christ qui est saint, nous pouvons oser dire avec le Psalmiste : « Sauvez mon âme, Seigneur, parce que je suis saint ».

Oh ! si on l'entendait d'une sanctification qui n'aurait pas été reçue, parler ainsi serait orgueil et mensonge ; mais, si l'on ne songe qu'à une sanctification reçue, comme il est écrit : « Soyez saints, parce que moi aussi, je suis saint, dit le Seigneur », oh ! alors, que le corps entier du Christ ose parler de la sorte !

Ce n'est pas là l'orgueil de la folie, c'est le témoignage de la reconnaissance. Si tu disais que tu es saint par tes seules forces, ce serait folie. Mais fidèle qui es incorporé dans le Christ, membre que tu es du Christ, si tu disais que tu n'es pas saint, tu serais un ingrat.

Tu as été baptisé dans le Christ, tu es devenu son membre, il est devenu ton chef. Si tu disais que tu n'es pas saint, tu ferais insulte à ton chef : ce serait dire alors que les membres d'un tel chef ne sont pas saints. Vois donc où tu es placé, et, de ton chef, reçois ta dignité (*in ps. 85.* P. L. 37, 1084-1085).

Reçois ta dignité. Des mépris hautains du jansénisme il n'est pas question à ces hauteurs. La vie intérieure que nous menons est une splendeur, et le respect pour l'homme est un aspect du culte envers le Christ. Respect très humble, sans doute, à cause de nous ; mais respect très profond, à cause du Christ.

Reçois ta dignité. Car, dans le Christ, notre grandeur n'est pas limitée à nous-mêmes. Au temps des *Confessions*, Augustin ne songeait encore qu'au soliloque de l'âme avec elle-même devant Dieu. Maintenant qu'il est évêque, la vie intérieure qui le préoccupe est la vie de toute la chrétienté.

Quand nous gémissons vers Dieu par exemple, le cri qui monte

de nos poitrines n'est pas le nôtre seulement, il est celui de toute l'Église.

Le corps entier du Christ gémit dans les épreuves, et jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à ce que finissent les épreuves, cet homme gémit et crie vers Dieu, et chacun de nous, pour sa part, crie dans le corps de cet homme. Tu as crié, toi, durant les jours de ta vie, et tes jours se sont écoulés. Un autre alors t'a remplacé, et il a crié durant ses jours à lui. Toi ici, lui là, un autre ailleurs : le corps du Christ durant tout le jour, n'a cessé de crier, un membre remplaçant l'autre, quand le premier se taisait (*in ps. 85*. P. L. 37, 1085).

Tel est le mendiant devant le Seigneur, *pauper ante ianuam divitis*, tant pis pour les Donatistes et les Pélagiens. Ce pauvre est le Christ lui-même : quand nous supplions, c'est lui qui supplie.

Tu es aujourd'hui dans les tribulations, nous dit-il, et c'est « moi » qui suis dans la tribulation. Après cette génération, d'autres viendront, et d'autres encore, et elles seront dans la tribulation, et ce sera « moi » qui serai dans la tribulation. Jusqu'à la fin des siècles, quand n'importe qui, dans mon corps, sera dans la tribulation, c'est « moi » qui serai dans la tribulation (*in ps. 101*. P. L. 37, 1297).

C'est donc ce « moi » aussi qui prie et qui gémit et qui chante devant Dieu, quand n'importe qui dans son corps prie, gémit ou bien chante. *Ascendat ergo iste cantator*.

Qu'il se lève donc, ce chantre unique. Que de notre cœur à chacun, cet homme se mette à chanter, et que chacun de nous soit cet homme (*in ps. 122*. P. L. 37, 1630).

Splendeur, mais splendeur dans l'humilité. Tous prient ensemble, et leur vie intérieure à tous est immense comme la terre à cause de Jésus-Christ, voilà la splendeur. Mais cette vie intérieure demeure en chacun et en tous, chargée de péché à cause de nous, et voilà l'humilité. Et les deux font le contraste, la lutte, qui se perpétue en toutes les vies chrétiennes.

Mêmes aspects et même contraste, si l'on considère la douleur. Elle est aussi une chose bien humble : c'est la suite de nos péchés. Mais elle est en même temps une chose splendide : elle est le prolongement, dans l'humanité, de l'œuvre rédemptrice.

Si donc tu es dans les membres du Christ, homme qui que tu sois qui m'entends, et même, qui que tu sois qui ne m'entends pas maintenant (ou plutôt non, tu m'entends, si tu es uni aux membres du Christ), tout ce que tu souffres, de la part de ceux qui ne sont pas parmi les membres du Christ, manquait aux souffrances du Christ. Cela sera ajouté, parce que cela manquait. Tu remplis la mesure, tu ne fais pas déborder : tu souffriras exactement ce qui, de tes souffrances, doit être versé dans la passion totale du Christ, qui a souffert en tant qu'il est notre chef, et qui souffre encore en ses membres, c'est-à-dire, en nous. A ce trésor commun, nous versons chacun ce que nous devons et, d'après nos forces, nous apportons tous notre part. La mesure de la passion ne sera pleine, que quand le monde sera fini (*in ps. 61.* P. L. 36, 730).

Toujours donc et partout, notre vie intérieure est catholique ; elle inclut en elle, en notre individualisme de pécheur, une force destinée à couvrir la terre: sous sa pression, nos étroitesses doivent éclater comme un shrapnell.

A la charité d'opérer cette bienheureuse explosion. A elle de nous insérer en notre immensité, comme c'est à l'humilité de nous arracher à nos insignifiances.

De la charité, Augustin est le Docteur ; d'elle, il a dit des choses magnifiques. Rappelons seulement, faute de pouvoir tout citer, la façon dont il a rappelé, et les bornes que voudrait y mettre notre péché, et la grandeur qu'elle confère à notre vie intérieure.

On se souvient des Donatistes qu'il a rencontrés, de ces sectaires aux idées courtes, qui ne voulaient rien voir de saint, rien d'aimable, en dehors de leurs conventicules d'Afrique. Contre ce nationalisme orgueilleux et ridicule, Augustin s'indigne. Dieu, dit-il, nous enseigne l'immensité de la dilection dans l'unité de la catholicité.

Et nescio quis ponit in Africa fines charitati. Extende charitatem tuam per totum orbem, si vis Christum amare, quia membra Christi per orbem iacent (Enarr. X in Epist. ad Parthos. P. L. 35, 2060).

Pas de limite : pour aimer Dieu, comme il est, pour aimer le Christ, il faut aimer jusqu'au dernier des hommes.

Choisis donc à ton gré qui tu veux aimer ; le reste s'ajoutera de lui-même. Dis, par exemple, j'aime Dieu seul, Dieu le Père. Erreur !

Mentiris. Si tu l'aimes, tu ne l'aimes pas seul, mais si tu aimes le Père, tu aimes aussi le Fils. Voilà, dis-tu, j'aime le Père, et j'aime le Fils, mais cela seul Dieu le Père et le Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est monté aux cieux et est assis à la droite du Père, le Verbe, par qui tout a été fait, Verbe qui s'est fait chair et qui a a habité parmi nous ; c'est cela seul que j'aime. Erreur ! *Mentiris*. Si tu aimes la tête, tu aimes les membres ; si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas la tête » (*ibid*, 2056).

Pas de limites : ni entre Dieu et le Christ, ni entre le Christ et l'homme, ni entre un homme et un autre homme. Pas plus qu'on ne peut scinder le Christ, on ne peut diviser l'amour. *Non potest separari dilectio*.

On ne peut le diviser, parce qu'il est chose une, émanant d'un seul être et d'un seul vivant.

Ainsi se tient lui-même l'amour. De même qu'il ne fait qu'un, il fait aussi que ceux qui s'aiment ne font qu'un (*ibid*. 2056). Quand les membres s'aiment entre eux, c'est le corps qui s'aime. (*ibid*. 2055).

Les chrétiens qui s'aiment entre eux, Dieu qui les aime et qui est aimé par eux, le Christ qui les aime et qui est aimé par eux, tout cela ne fait qu'un Christ qui s'aime lui-même.

Et erit unus Christus amans seipsum (*ibid*. 2055).

Un seul Christ qui s'aime lui-même. Jamais peut-être on n'a exprimé avec tant de force et tant de bonheur ce qu'est la vie chrétienne, en ce qu'elle a de surnaturellement intérieur, même en nos âmes de pécheurs.

Un seul Christ qui s'aime lui-même. C'est ce qui sera totalement à la fin, et qui n'aura pas de fin (*De Civ. Dei* 22, 30, 5. P. L. 41, 804).

En attendant, la lutte dure et le douloureux arrachement hors de soi-même. Mais un jour viendra où le péché ne sera plus.

Vienne ce jour-là, pour les enfants des hommes. *Domine Deus, da pacem nobis* (*Confess.*, 13, 35 p. 386).

Seigneur Dieu, donne-nous la paix. Notre cœur est sans repos, tant qu'il ne se repose pas en toi. Donne-nous la paix du repos, la paix du jour sans fin qui suivra les combats, la paix du jour qui n'aura pas de soir

É. MERSCH, S. I.